

(p. 252). Cela signifie que « toutes choses existent à chaque niveau de la procession selon le mode propre à ce niveau » (p. 253) ou que, dans un ensemble de réalités, toutes choses sont présentes dans chacune d'elles (Proclus semble adopter ce modèle, tandis que le premier fut adopté par Porphyre). L'usage veut qu'un recenseur exprime des motifs de désaccord ou des critiques constructives pour faire progresser le débat scientifique, mais qui évalue ce livre ne peut que remercier son auteur parce qu'il est impossible de faire mieux en termes d'érudition et de clarté. Luca GILI

Ilaria L. E. RAMELLI, *Social Justice and the Legitimacy of Slavery. The Role of Philosophical Asceticism from Ancient Judaism to Late Antiquity*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol. 23,4 x 15,6 cm, XVI-293 p. (OXFORD EARLY CHRISTIAN STUDIES). Prix : 70 £. ISBN 978-0-19-877727-4.

La thèse défendue par I. Ramelli dans cet ouvrage est la suivante : dans l'Antiquité et dans l'Antiquité tardive, il existait une véritable condamnation de l'esclavage et de l'injustice sociale considérés comme injustes et même impies. Cette condamnation était le fait plutôt d'ascètes du judaïsme et du christianisme et occasionnellement de philosophes païens gréco-romains. Elle dépendait d'un lien entre ascétisme et renoncement, mais aussi entre ascétisme et justice, au moins dans l'ascétisme philosophique de l'Antiquité et de l'Antiquité tardive. Dans un premier chapitre, I. Ramelli étaye sa théorie sur l'analyse de la position des philosophes de la Grèce antique et hellénistique, sophistes (l'esclavage légal est contre la nature et contre la justice), tragédiens et comédiens (positions variées), Socrate (distinction entre esclavage moral et esclavage légal), Platon qui était *uneasy with slavery*, Aristote (infériorité évidente des barbares, esclaves et femmes « par nature »), les stoïciens et les cyniques qui s'intéressent plus à l'esclavage moral (asservissement aux passions, plaisirs, vices, etc.) qu'à la lutte contre l'esclavage, les épicuriens, plus attentifs à l'esclavage moral que légal, les sceptiques qui ne portent guère d'intérêt à l'ascétisme et à l'abolition de l'esclavage. L'auteure passe ensuite au judaïsme. L'esclavage y est accepté parmi ceux qui ne se réclament pas de l'ascétisme. Dans le judaïsme rabbinique, l'esclavage semble ne pas poser problème. En revanche, Esséniens et Thérapeutes le rejettent (chap. 1. *The Background of Greek Philosophy and Ancient Judaism*, p. 26-100). I. Ramelli poursuit la consolidation de sa thèse dans les chapitres suivants consacrés au christianisme. Le *Nouveau Testament* est source d'inspiration pour tous les penseurs chrétiens. Même si Jésus ne parle jamais directement de l'abolition de l'esclavage ou de l'injustice sociale, son discours n'encourage certainement pas la possession d'esclaves ou de richesses. La position de Paul est moins claire, qui va de l'abolitionnisme au maintien du *statu quo* social donc de l'esclavage (chap. 2. *The New Testament, Jesus, and the Enigma of Paul*, p. 101-120). L'attitude des Pères de l'Église à l'égard de l'esclavage et de l'injustice sociale varie considérablement d'Augustin, qui accepte l'esclavage comme décrété par Dieu, à Grégoire de Nysse et certains ascètes qui dénoncent l'esclavage comme injuste et impie. Mais la société chrétienne, dans son immense majorité, accepte et pratique l'esclavage (chap. 3. *Patristic Thinkers' Positions toward Slavery, Social Justice, and Asceticism*, p. 121-151). L'auteure insiste sur les prises de positions très variées d'un Père de l'Église à

l'autre. Pour Augustin, l'esclavage est une punition méritée et son abolition est reportée à la fin des temps. Théodoret partage le même point de vue et justifie l'esclavage : celui-ci convient très bien à une bonne ordonnance des choses. Pauvreté et richesse, esclavage et domination des maîtres sont « utiles à la vie ». Basile de Césarée possède des esclaves au moins pendant une période de sa vie. Il ne consacre pas de traitement spécifique et direct au problème de l'esclavage légal. Ceci ne l'empêche pas de dénoncer la possession de nombreux esclaves sans toutefois condamner la possession d'esclaves tout court ou la richesse excessive comme un acte contre Dieu et incompatible avec le fait d'être chrétien. Jean Chrysostome partage l'opinion de nombreux Pères de l'Église selon laquelle l'esclavage est la conséquence générale du péché originel plutôt que la punition de péchés individuels. Par ailleurs, l'esclavage n'est pas nécessaire puisque Dieu a créé l'Homme auto-suffisant et capable de se servir lui-même. Chrysostome encourage vivement l'affranchissement des esclaves, mais il ne prône pas une condamnation radicale de l'esclavage (chap. 4. *Patristic Contrasts*, p. 152-171). Grégoire de Nysse avance des arguments théologiques contre la légitimité de l'esclavage en tant qu'institution. Pour lui, il s'agit d'un mal qui doit être aboli. Il invite tous les maîtres à affranchir leurs esclaves, car la propriété servile est un mal et l'esclavage, une mort (on ne peut s'empêcher de penser à la définition de l'esclavage comme « mort sociale » par Orlando Patterson) (chap. 5. *Gregory Nyssen*, p. 172-189). La condamnation par Grégoire de Nysse de l'esclavage et de l'injustice sociale ne se comprend qu'à la lumière de son eschatologie. Et celle-ci est profondément influencée par la pensée d'Origène par l'intermédiaire de Macrine la Jeune, la sœur de Grégoire, ascète et philosophe d'obédience origénienne (chap. 6. *Gregory Nyssen's Family and Origen*, p. 190-211). Pour nombre d'ascètes de l'Antiquité tardive, le rejet de l'esclavage est fondé sur la présupposition que les esclaves ne sont pas simplement des biens, mais d'abord et avant tout des humains, créés à l'image de Dieu. C'est le cas, par exemple, de Grégoire de Nazianze, Jérôme et Antoine (chap. 7. *Nazianzen and Other Late Antique Ascetics*, p. 212-231). La subtilité de la pensée de ces auteurs et parfois leurs contradictions rendent difficile la tâche du recenseur qui doit être bref. J'espère ne pas avoir trop trahi I. Ramelli par des raccourcis peut-être audacieux. J'invite donc le lecteur à prendre lui-même connaissance du contenu de ce livre très intéressant. Intéressant, car il prend en compte un plus grand nombre de penseurs que les autres ouvrages consacrés à l'étude de la pensée antique sur l'esclavage. Intéressant, car l'auteure essaie autant que possible de percevoir le comportement de ces penseurs vis-à-vis de la propriété servile : ces philosophes, théologiens, ascètes qui condamnent l'esclavage possèdent-ils des esclaves ? Affranchissent-ils leurs esclaves ? S'ils sont des ascètes cénobites, introduisent-ils les esclaves dans leur communauté comme les socratiques hellénistiques, les stoïciens, les épicuriens les acceptent dans leurs écoles ? Intéressant, car l'auteure réussit à convaincre le lecteur que la thèse énoncée en début de recension est tout à fait défendable. Dans des matières où il est impossible de dominer complètement la bibliographie tant elle est riche, I. Ramelli montre une belle connaissance de la littérature sur les sujets qu'elle traite. J'ajouterais seulement un ouvrage récent qui permet d'introduire une source particulière dans le débat, les papyrus. Il s'agit d'Erica A. Mathieson, *Christian Women in the Greek Papyri of Egypt to 400 CE*, Turnhout, 2016, dont le chapitre 8 est consacré aux *Ascetic Women*. Conclusion : ce livre mérite d'être lu par ceux qui

s'intéressent à l'esclavage comme par ceux qui portent leur intérêt sur le christianisme.

Jean A. STRAUS

*Cinquantenaire de la SoPHAU 1966-2016. Regards croisés sur l'histoire ancienne en France.* Actes du congrès tenu en Sorbonne, Paris, 17-18 juin 2016. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2017. 1 vol. broché 16 x 22 cm, 263 p., ill. coul. Prix non communiqué. ISBN 978-2-84867-588-6.

Pour célébrer le cinquantenaire de sa fondation, la *Société des Professeurs d'Histoire Ancienne de l'Université* (SoPHAU) s'est réunie en Congrès pour dresser le bilan historiographique d'un demi-siècle de recherche et d'enseignement de la discipline en France ; les actes de ce congrès anniversaire réunissent vingt-et-une contributions d'une grande richesse qui dressent ainsi un état des lieux de l'histoire ancienne en France aujourd'hui et abordent ses perspectives d'avenir. Plusieurs membres de la SoPHAU retracent, par le biais de leur expérience individuelle et par l'étude des archives de leurs prédécesseurs, cinq décennies de transmission de l'histoire ancienne, marquée par de nombreuses inflexions (p. 39-55). Les bilans historiques et historiographiques, qui couvrent à la fois le monde gréco-romain et proche-oriental, sont également d'un grand intérêt, en ce qu'ils mettent en exergue les changements de perception de l'Antiquité. Y figure, à titre d'exemple, l'étude des régions de contact entre Grèce septentrionale et monde barbare par P. Cabanes, reflet de sa publication du *Corpus des Inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire III, Inscriptions d'Albanie (en dehors des sites d'Épidamne-Dyrrachion, Apollonia et Bouthrôtos)*, Athènes, 2016, volume dédié aux sources épigraphiques d'Albanie (cf. D. Dana dans *AC* 86 [2017], p. 468-470). J.-M. David et P. Le Roux décrivent les variations dans la manière d'aborder respectivement la République (p. 99-116) et l'Empire (p. 117-135) romains et leurs protagonistes entre 1966 et 2016 en passant en revue les principales recherches et publications. La contribution de M. Sartre (p. 89-97) offre un aperçu de l'étude du monde proche-oriental durant la même période et est complétée par l'intéressant compte rendu de cinquante ans d'archéologie française au Proche-Orient par B. Lion et C. Michel (p. 137-156). Enfin, le dernier chapitre de l'ouvrage est voué à des questions d'actualité comme, entre autres, l'enjeu des publications scientifiques à l'ère du numérique (H. Duchêne, p. 173-183). Est également examinée la situation des jeunes docteurs et post-doctorants en France (p. 237-244) et celle des chercheurs en histoire et en archéologie au CNRS (p. 253-258), avec le constat alarmant qu'à l'accroissement du nombre de chercheurs qualifiés répond une diminution des postes. Pour affronter ces nouveaux défis, la SoPHAU est appelée à faire preuve d'inventivité et d'adaptabilité pour assurer la pérennité d'un enseignement de qualité de l'histoire ancienne en France.

Maria NOUSSIS

Nick FISCHER & Hans VAN WEES (Ed.), *"Aristocracy" in Antiquity: Redefining Greek and Roman Elites.* Swansea, Classical Press of Wales, 2015. 1 vol. 16 x 23,5 cm, VII-390 p. Prix : 75 £. ISBN 9781910589014.